BR
345
.C65
1884

LIBRARY OF PRINCETON
MAR 29 1901
THEOLOGICAL SEMINARY.

BR 345 .C65 1884
Combe, Ernest.
Ulrich Zwingli le
reformateur Suisse

Section

No.

L-Ch Hist

ULRICH ZWINGLI

LE

RÉFORMATEUR SUISSE

PAR

E. COMBE

pasteur.

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

—

1884

ULRICH ZWINGLI

LE RÉFORMATEUR SUISSE

Le sous-titre de cet opuscule indique son objet spécial. Nous ne venons pas, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Zwingli, raconter en détail toute sa carrière. La plupart la connaissent ou peuvent la relire dans quelques-uns des ouvrages[1] que nous possédons en français et en allemand. Après avoir rappelé brièvement les faits principaux de sa vie ou le théâtre sur lequel elle s'est déployée, nous voudrions essayer de montrer en quoi Ulrich Zwingli est bien le réformateur suisse.

Transportons-nous dans le Toggenbourg, au sud-est du canton de Saint-Gall. Non loin des

[1] Nous nous sommes plus particulièrement servi des travaux de Ruchat, Hottinger, Merle d'Aubigné, Mœrikofer, Rambert, Hoff, Chastel, Finsler.

sources de la Thour, dans un vallon que domine le Sentis, s'étale Wildhaus, dont dépend le hameau de Lisighaus. Dans une maison de Lisighaus vivait l'honnête et nombreuse famille du premier magistrat (amman) de l'endroit. Le troisième fils y naquit le 1er janvier 1484 et fut appelé, du nom de son père, Ulrich Zwingli.

L'enfant grandit en face des magnificences alpestres. « J'ai souvent pensé, raconte un de ses amis (Myconius), que, rapproché du ciel, sur ces sublimes hauteurs, il y contracta quelque chose de céleste et de divin. » Son caractère, en même temps que son corps, s'y fortifia. Entre les pieux récits de l'aïeule et les conversations des anciens de la commune, insensiblement le cœur du jeune garçon se pénétrait d'amour pour Dieu et pour sa patrie indépendante.

Le père se réjouissait des heureuses dispositions de son fils. Il pensa qu'il serait dommage de ne pas les développer. Aussi confia-t-il le soin de son instruction à son frère, le doyen de Wesen. L'oncle s'attacha extrêmement à son neveu, en qui il appréciait la vivacité d'intelligence et l'horreur du mensonge.

A l'âge de douze ans déjà, il fallut l'envoyer à Bâle. Il entra à l'école élémentaire de Georges Bunzli, l'excellent instituteur de la paroisse de Saint-Théodore. Il eut bientôt devancé ses condisciples et passa à Berne. Ici il fut sous la direction d'un latiniste distingué, le chanoine Lupulus, qui

l'initia à la connaissance de l'antiquité classique. Ses progrès furent remarqués. Les dominicains de Berne s'efforcèrent de gagner ce brillant élève, dont ils comptaient utiliser le grand talent musical. A cette nouvelle, le père et l'oncle se hâtent de diriger leur Ulrich sur Vienne en Autriche (1499). Toujours ardent au travail, il cultiva dans cette ville, durant deux années, la dialectique et la rhétorique et aiguisa son esprit dans le commerce de studieux camarades. Quelques-uns (Eck, Faber) devinrent, dans la suite, ses ennemis implacables.

Après un court séjour dans ses montagnes, l'étudiant fut maître à son tour. A Bâle, en avril 1502, il fut chargé de l'enseignement de la langue latine au collège Saint-Martin. En même temps, il continuait à suivre des cours à l'université et obtenait le grade de maître ès arts. Au travers de tant de fastidieuses leçons de philosophie et de théologie, Zwingli eut alors le privilège de rencontrer, parmi ses professeurs, Thomas Wyttenbach de Bienne, qui, lui, abandonnait les arides subtilités de la scolastique et savait ramener ses disciples à la pure vérité de l'Evangile. Zwingli et toute la jeunesse académique se pressaient au pied de la chaire de Wyttenbach. En vrai précurseur de la réforme en Suisse, il leur disait : « Le temps n'est pas loin où la théologie scolastique sera abolie et l'ancienne doctrine de l'Eglise restaurée. Le célibat des prêtres est une invention humaine, contraire à la loi divine ; les indulgences ne sont que charla-

tanisme ; la mort du Christ est l'unique rançon de mon âme. La foi est la seule clef qui ouvre l'accès au pardon. » C'est au docteur Wyttenbach, écrivait Léon Jud, « c'est à lui que Zwingli et moi, pendant notre séjour commun à Bâle, vers 1505, nous avons dû notre éducation. Cet homme supérieur ne nous a pas seulement instruits dans les lettres classiques ; il nous a ouvert les trésors de l'Ecriture sainte. Doué d'une grande éloquence et d'un esprit pénétrant et prophétique, notre bien-aimé maître nous a révélé des vérités que d'autres n'ont proclamées que bien plus tard. C'est lui qui jeta dans l'âme de Zwingli les semences de la vraie religion et qui le poussa à ne s'en tenir qu'à l'Ecriture sainte, en rompant avec toutes les absurdités sophistiques. »

Le moment arriva pour Zwingli de mettre ces vérités en pratique. Consacré prêtre, il fut appelé en 1506 comme curé à Glaris. Pendant les dix années qu'il passa dans cette vaste paroisse, il poursuivit ses études classiques et bibliques. Il se mit au grec, qui devint sa langue favorite, et se familiarisa ainsi avec l'original du Nouveau Testament, auquel il ajouta des extraits des meilleurs commentateurs. Son ministère fidèle, zélé, courageux, mécontentait plusieurs personnes, surtout parmi les partisans des alliances étrangères, lorsque Diebold de Geroldseck, l'administrateur du couvent d'Einsiedeln, lui offrit dans ce cloître une retraite favorable à ses travaux.

Repos, loisirs, livres, amis, Zwingli avait tout à Einsiedeln, et il croissait en intelligence et en foi. Ce fut alors (mai 1517) qu'il copia le texte grec des épîtres de saint Paul. Il apprit par cœur ces épîtres, plus tard les autres livres du Nouveau Testament, puis une partie de l'Ancien. Il devenait par là toujours plus capable de parler avec puissance à ces foules de pèlerins accourus de toutes parts et de proclamer hautement cette simple vérité : que Dieu seul est la source du salut par Jésus-Christ et qu'il l'est partout ; ce qui suffisait pour écarter la fausse dévotion des assistants ainsi que l'infâme trafic des indulgences dont s'était chargé, dans ces contrées, le franciscain Samson (1518).

La solitude de Zwingli à Einsiedeln acheva certainement de le préparer pour la grande tâche qui lui était réservée à Zurich, son poste définitif.

Zurich était une des villes les plus importantes de la confédération. Sa bourgeoisie s'était enrichie par le commerce, l'art et l'industrie. La diète helvétique se réunissait souvent dans ses murs et y amenait les ambassadeurs des divers souverains étrangers. Le légat du pape résidait ordinairement à Zurich. Malheureusement cette cité, très dévote au saint-siège et prospère, était profondément dissolue dans ses mœurs. Zwingli ne l'ignorait pas. Naguère n'avait-il pas prié Dieu de l'envoyer annoncer l'Evangile où il plairait à sa providence, pourvu que ce ne fût pas au sein des corruptions zuricoises ? Et voici que la place de prédicateur à

la cathédrale de Zurich est vacante et qu'il y est élu par le collège des chanoines le 11 décembre 1518. Dieu apparemment l'y appelait : il alla.

Toutefois Zwingli déclara ouvertement devant le chapitre, dont quelques membres ne lui étaient nullement favorables, qu'il ne s'astreindrait pas dans sa prédication aux fragments bibliques du culte, mais qu'il parcourrait et expliquerait la Bible dans son ensemble. Il inaugura son ministère, le 1er janvier 1519, par l'explication de l'Evangile selon saint Matthieu. Sa méthode, renouvelée des Pères, obtint un franc succès. Dans l'espace de quatre années, il développa devant des auditeurs de plus en plus nombreux et attentifs l'Evangile de Matthieu, les Psaumes, les Actes, les Epîtres de saint Paul, de saint Jacques, de saint Jean, de saint Pierre, et enfin l'Epître aux Hébreux, qu'il considérait comme l'exposition la plus parfaite de l'œuvre rédemptrice de la nouvelle alliance. Pour mieux s'assurer l'intelligence des textes de l'Ecriture, il eut soin de joindre à la connaissance du grec celle de l'hébreu.

Son travail, ses fatigues des premiers mois furent tels, qu'il dut prendre un peu de repos, et il se rendit aux bains de Pfeffers. Il n'y séjourna pas longtemps. La peste qui sévit à Zurich, en août 1519, le ramena bien vite dans sa paroisse. Il prodigua aux malades ses soins et ses consolations jusqu'à ce qu'il fut lui-même atteint du terrible fléau qui le conduisit au bord de la tombe. Sa résignation, sa

confiance restèrent inébranlables. Au commencement de sa cruelle maladie, il disait :

Ma porte s'ouvre...
Et c'est la mort !
Ta main me couvre !
Mon Dieu, mon Fort !

O Jésus, lève
Ton bras percé ;
Brise le glaive
Qui m'a blessé !

Mais si mon âme,
En son midi,
Ta voix réclame...
Christ ! me voici.

La guérison est survenue, et le convalescent, dans un élan de reconnaissance et de consécration, s'écrie :

Mon Dieu, mon Père !
Tu m'as guéri.
Sur cette terre
Me revoici.

L'heure incertaine
Viendra sur moi,
Peut-être pleine
De plus d'effroi.

Mais que m'importe !
Toujours joyeux,
Mon joug je porte
Jusques aux cieux.

Son joug n'était point des plus aisés.

Appelé à deux reprises, précédemment, à accompagner la bannière glaronaise en Italie, Zwingli avait été témoin des maux qu'engendraient les guerres mercenaires et avait pris en horreur le régime des capitulations. Le service militaire étranger continuait à être une déplorable source de démoralisation pour la Suisse. Depuis que les confédérés, dans leur lutte avec Charles le Téméraire, avaient donné des preuves si éclatantes de leur bravoure, les puissances d'Europe cherchaient à l'envi à les attirer sous leurs étendards. Même le pape leur confiait la garde de sa personne. La noblesse helvétique recevait de fortes pensions pour présider à ce recrutement. Insensiblement le peuple suisse se dégoûtait des paisibles travaux de l'agriculture. Les régiments capitulés rapportaient et inoculaient dans le pays les vices qu'ils avaient contractés dans les garnisons étrangères, vendaient au plus offrant un sang qu'ils n'auraient dû verser que pour la patrie, et, pour comble d'ignominie, on les voyait dans des camps opposés combattre les uns contre les autres. Zwingli se prononça à Zurich, comme autrefois à Glaris, contre les dangers de ces expatriations guerrières. Il s'éleva énergiquement contre l'immixtion des confédérés dans la rivalité entre Charles-Quint et François Ier, qui convoitaient l'un et l'autre la couronne impériale (1519), et il réussit, en 1521, à obtenir le vote populaire de la cité zuricoise contre l'alliance française. Le magistrat, lié envers Léon X, permit

bien à une petite armée de passer les Alpes ; le décès du pape rompit les engagements, et dès lors les pensions et le service mercenaire furent interdits à Zurich sous peine de mort. Zwingli aussi renonça définitivement à la modeste pension qu'il recevait de la cour romaine.

Quelles que fussent les difficultés qu'il eût rencontrées de ce côté, ses idées réformatrices dans le domaine religieux lui créèrent plus d'embarras encore.

Dès le début presque, il fut accusé de s'arrêter à mi-chemin et son œuvre faillit tout à coup être compromise par de turbulents novateurs iconoclastes et surtout par les anabaptistes. Ces sectaires, après leur déroute en Allemagne, s'étaient rejetés sur différents cantons de la Suisse, et principalement à Zurich. Ils y trouvèrent Conrad Grebel, Mantz et d'autres qu'ils parvinrent à fanatiser, et qui, par leurs principes subversifs de l'Etat et de l'Eglise, de la famille et de la société, par leurs doctrines communistes, par les soulèvements qu'ils excitèrent parmi les paysans, effrayèrent la bourgeoisie au point de lui rendre suspecte la cause de la réforme. Zwingli se tint vaillamment sur la brèche. Il écrivait des réfutations contre les rebelles et les anabaptistes, discutait avec eux dans des colloques publics (1525), modérait l'irritation et l'esprit de vengeance des magistrats et indiquait ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans les revendications populaires. En diverses occasions, il réfuta

si victorieusement l'anabaptisme que la secte se dissipa peu à peu, ne laissant que des membres absolument inoffensifs. Après de vaines discussions et des emprisonnements inutiles, les chefs les plus exaltés et les plus dangereux furent frappés de peines très sévères : les uns furent bannis, les autres noyés.

Quand le gouvernement, en janvier 1527, crut devoir recourir à ces dernières rigueurs, contre lesquelles ne cessa de protester Zwingli, la réformation était établie à Zurich et aux environs. En 1520 déjà, le sénat, sur l'avis du conseil des Deux-Cents, avait publié un décret par lequel il était ordonné à tous les ecclésiastiques du canton d'expliquer au peuple le Nouveau Testament et de ne rien enseigner qui n'y fût conforme. Ainsi, de concert avec Zwingli qui s'était vainement adressé à l'évêché de Constance pour le redressement des abus, ainsi l'autorité civile se chargeait de la direction du mouvement rénovateur dont Zwingli avait pris l'initiative. Cependant ce n'est qu'en 1522 que cette tendance rénovatrice s'accentua décidément, à la suite d'un sermon de carême dans lequel le prédicateur de la cathédrale avait taxé le jeûne d'invention humaine. Plusieurs citoyens, entre autres l'imprimeur Froschauer, n'en demandaient pas davantage pour se dispenser de faire maigre. L'évêque, informé de cette contravention inouïe, députa à Zurich son grand vicaire Jean Faber, qui, en présence du chapitre et des

délégués des conseils, prétendit que l'abolition du carême menait droit au désordre et à l'anarchie. Zwingli n'eut pas de peine à prouver que jamais les bonnes mœurs et l'ordre n'avaient autant régné à Zurich que depuis qu'on y prêchait le pur Evangile. Néanmoins les violateurs du jeûne furent punis par le magistrat. Alors Zwingli lança sa première brochure en langue allemande : *Du libre choix des mets*, où sont revendiqués les droits de la liberté chrétienne. A partir de ce moment, la lutte contre le papisme a commencé et va se poursuivre.

Dans un second ouvrage, l'*Archétélès* (commencement et fin), le réformateur défendit hardiment sa cause contre la hiérarchie papale. Puis, cette même année, le 2 juillet 1522, pour montrer qu'il restait sur le terrain de l'Eglise apostolique, il adressa à l'évêque de Constance et à la diète helvétique une pétition, signée de dix autres ecclésiastiques du canton, demandant la libre prédication de l'Evangile et l'abolition du célibat des prêtres. Les premiers qui se marièrent durent tenir quelque temps leur mariage secret. C'est ce que fit Zwingli. Dès 1522 il s'était engagé à la veuve de Meyer de Knonau, Anna Reinhart, femme distinguée par le caractère et la piété, qu'il n'épousa publiquement qu'en avril 1524.

Repoussés par les autorités suprêmes de l'Eglise, Zwingli et ses collègues en appelèrent aux suffrages du peuple chrétien. Ils obtinrent du conseil de Zurich, pour le 29 janvier 1523, la convocation

d'une dispute religieuse. A cette assemblée, composée d'ecclésiastiques, de la délégation épiscopale et des représentants de l'Etat zuricois, en face de la Bible ouverte sur laquelle il déclarait exclusivement s'appuyer, Zwingli présenta ses *Soixante-sept thèses*. Faber eut beau ne vouloir s'en tenir qu'à un concile ou à la décision d'une université célèbre, et rééditer ses déclarations sur l'autorité pontificale, le célibat des prêtres, la messe et les cérémonies romaines, Zwingli en triompha par le bon sens et l'Ecriture.

L'issue de cette première dispute fut heureuse pour la cause évangélique. L'Ecriture sainte fut reconnue et recommandée par les deux conseils comme seule autorité en matière de foi. De là date au fond le commencement de la réformation en Suisse. Zwingli se hâta de consolider ce résultat par son excellente *Explication des thèses* (14 juillet 1523).

Quant aux pratiques extérieures, il évita la précipitation ; il laissait sagement agir le temps et la parole divine dans les cœurs. En face des impatients et de leurs excès, il fallut cependant une seconde dispute, le 26 octobre, pour éclaircir la question des images et de la messe. Sur l'avis du réformateur, on n'abusa point de ce nouveau triomphe et l'on patienta encore pour l'abolition de la messe. Le conseil décida qu'en attendant une résolution définitive on devait au moins fermer les autels, cesser de porter les images en procession, enterrer les

reliques, distribuer aux pauvres, en valeur d'argent, les ornements des églises.

A la suite de la conférence de janvier 1524, la réforme fut définitivement constituée à Zurich. Les couvents furent supprimés et leurs revenus appliqués à des établissements de charité pour les pauvres, les malades, les orphelins, les vieillards infirmes et surtout à des écoles populaires et supérieures. La longue attente de Zwingli ne fut point déçue. Sous son inspiration, la plus tenace des superstitions romaines, la messe elle-même, à Pâques 1525, fit place à la sainte cène selon l'institution de Jésus-Christ.

La suppression de la messe à Zurich déchaîna contre Zwingli la fureur des cantons catholiques. Lorsqu'ils virent le mouvement réformateur se répandre et s'affermir, ils jugèrent qu'un essai de transaction serait peut-être nécessaire. La diète de Lucerne, en 1525, proposa des semblants de réformes, qui parurent aux uns excessives et aux autres insignifiantes ; les délibérations à ce sujet n'eurent d'autre résultat que de mettre au grand jour les divisions religieuses qui existaient en Suisse. Le docteur Jean Eck offrit alors ses services aux partisans de Rome. Reconnaissant l'avantage que les réformés avaient obtenu jusqu'à présent dans les disputes publiques qu'ils engageaient, il proposa au catholicisme suisse de les défier à son tour dans une conférence où il se flattait de remporter le même succès qu'à Leipzig sur les luthé-

riens. Il viendrait facilement à bout, disait-il, de ces novateurs, et dès lors rien ne serait plus aisé à la diète que de remettre les réformés sous l'obéissance de l'Eglise. On le crut. Il fut décidé qu'une dispute publique s'ouvrirait à Baden le 16 mai 1526. Comme Zwingli se préparait à s'y rendre, les magistrats de Zurich apprirent qu'on en voulait à sa vie, et ils le retinrent par un ordre exprès. Bien qu'absent, il put néanmoins se tenir au courant des débats pendant toute la durée de la conférence. Thomas Platter raconte dans son autobiographie que, sous divers déguisements, il apportait chaque jour à Zwingli la correspondance d'Œcolampade, le principal défenseur de la cause évangélique à la conférence. La science persuasive du réformateur bâlois, dont le courage était continuellement ranimé par les lettres de Zwingli, n'avait rien de la pétulance souvent grossière de son antagoniste. Ce dernier n'eut pas lieu de triompher de l'absence de Zwingli, et la dispute tourna plutôt à l'avantage des zwingliens.

Parmi leurs nouvelles conquêtes à ce moment, notons surtout le canton de Berne. Grâce à l'influence du pasteur zuricois, la bourgeoisie bernoise ayant pris le dessus, le conseil annonça pour le 6 janvier 1528, à Berne, une dispute publique et solennelle où il convoqua tout le clergé de la Suisse et même de quelques villes d'Allemagne. Avec Zwingli, Haller, Œcolampade, Farel, et vu l'abstention ou l'insuffisance des papistes, les réformés

étaient vainqueurs et leurs idées ne pouvaient manquer de rencontrer toujours plus d'adhérents à Saint-Gall, à Bâle, à Schaffouse, à Glaris, dans les Grisons et quelques-uns des bailliages.

En présence de ses insuccès par la voie des conférences comme par celle des négociations, il ne restait plus au parti catholique qu'à tenter la voie des armes. Dans les deux camps on recourut à des alliances et l'on se prépara à la guerre.

Cette rencontre était inévitable. Des deux côtés les hostilités étaient fréquentes dans les bailliages mixtes. Les Unterwaldiens étant entrés à main armée dans les bailliages libres, les Zuricois déclarèrent la guerre aux cinq cantons primitifs ; Zwingli lui-même y encourageait. Dans la situation tendue où était la Suisse, il croyait l'autorité fédérale impuissante à ramener la paix ; il voyait de plus une extrême injustice à ce que les cantons de beaucoup les moins considérables en population eussent la prépondérance dans la diète où l'on votait par Etats. D'autre part, comme les cantons protestants, exaspérés par les violences des catholiques, penchaient pour le blocus alimentaire, Zwingli, plutôt que d'affamer des confédérés, préférait qu'on en vînt à un engagement décisif, après lequel la paix serait rétablie et l'hégémonie acquise au parti protestant.

Plusieurs des cantons réformés, Berne entre autres, étaient hésitants. Une armée zuricoise s'approchait des frontières de Zoug, et déjà les deux

troupes ennemies étaient en présence, lorsque le vénérable Aebli, landamman de Glaris, parvint à arrêter cette lutte fratricide et à faire conclure un accord (juin 1529), que Zwingli lui reprocha vivement. Seul triste, et les regards fixés vers l'avenir, Zwingli déposa ses pressentiments dans un chant célèbre, dont la musique a souvent retenti dans nos montagnes et dont un de nos historiens a ainsi rendu la mâle poésie :

O Seigneur, de ton char prends toi-même les rênes !
Sans ta main il se brise, et nos courses sont vaines.
Vois et regarde où nous ont mis
Les ruses de nos ennemis !

O bien-aimé Pasteur qui rachetas nos vies,
Réveille par ta voix tes brebis endormies,
Accours, et de tes bras puissants
Enchaîne ces loups dévorants.

Du milieu de nos monts bannis toute amertume;
Que l'esprit des vieux temps parmi nous se rallume,
Et que notre fidélité
Célèbre à jamais ta bonté.

Fidèle, le réformateur zuricois le fut jusqu'au bout, jusque dans ses déceptions, jusque dans ses angoisses des derniers mois, jusqu'à son retour au néfaste champ de Cappel où, avec tant d'illustres compatriotes, il tomba en vaillant soldat du Christ, armé selon la coutume des aumôniers de la confédération, mais revêtu par-dessus tout de l'armure du chrétien et ne se servant que de ses armes spi-

rituelles qui s'appellent la foi, l'espérance et la charité.

Au lieu même où il expira, s'élève (depuis 1837) un bloc de granit brut avec cette inscription en allemand et en latin :

ILS PEUVENT TUER LE CORPS, MAIS NON PAS L'AME!
AINSI DIT A CETTE PLACE
ULRICH ZWINGLI
MOURANT DE LA MORT DES HÉROS
POUR LA VÉRITÉ
ET LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE
11 OCTOBRE 1531

On sait le traitement infligé le lendemain à son cadavre, écartelé par la soldatesque ennemie et brûlé par la main du bourreau. La dépouille mortelle de cette noble existence a bien disparu ; le meilleur de son œuvre subsiste : à nous maintenant de reconnaître en lui le réformateur et le réformateur suisse.

Pour cela, entrons immédiatement dans la voie qui conduisit l'étudiant toggenbourgeois à la réforme. Ses études classiques furent loin de lui être inutiles à cet égard. Je ne parle pas uniquement de son style, qui y gagna certainement en limpidité. Dans le commerce des Grecs et des Latins, dans la connaissance de la belle antiquité qui lui était devenue familière, il fortifia ce besoin de clarté dont son esprit lucide fut de bonne heure pénétré,

et il put traduire sa pensée toujours plus nette sous une forme toujours plus précise. Il fut un humaniste au sens le plus élevé et le plus large de ce mot.

Son âme, naturellement chrétienne, saisissait et jugeait avec une pieuse circonspection les écrits anciens. « Dans les meilleurs auteurs, dit-il, je trouve à blâmer; dans les plus mauvais, je trouve à apprendre. » « Platon a bu à la source sacrée, mais quelque admiration que j'aie pour sa richesse et sa splendeur, j'apprécie aussi la finesse d'Aristote, sa clarté et son érudition. Sénèque est le laboureur des âmes. Dans le Catilina de Salluste, on apprend à connaître l'audace, les brigues et la corruption des grands; dans son Jugurtha, on voit ce que peut la vénalité et ce qu'osent les hommes achetés à prix d'argent. Valère-Maxime est très recommandable à cause des beaux exemples qu'il cite; les vies de Plutarque sont au premier rang des livres à étudier. » Et quel éloge il fait du poète grec Pindare (pour l'édition de Céporin, 1526)! « Qui saurait dire si le génie de Pindare fut plus savant ou plus saint? Sous l'apparente idolâtrie de l'art et de la pensée, Pindare jette les éclairs les plus extraordinaires et les plus divins oracles. Sa droiture est sans égale; sa pureté telle, qu'on chercherait en vain dans ses poésies une expression lascive. Personne plus que lui n'eut un cœur incorruptible, épris du juste, du vrai, du saint. C'est de là que coule à flots limpides toute sa poésie.

Quoiqu'il parle des dieux magnifiquement, on sent qu'il ne croit pas à leur multitude, et souvent il s'élève jusqu'à l'unité de l'Etre divin, bien supérieur en ceci aux autres poètes. C'est Pindare dont Augustin et Origène ont dit avec raison que, tout en chantant plusieurs dieux, il savait bien que Dieu est unique. Aucun auteur grec ne me semble aussi utile pour l'intelligence des Ecritures, surtout des Psaumes, de Job, de ces chants divins qui n'ont pas d'égaux pour la piété, pas de supérieurs pour la beauté. »

Le même esprit de religiosité humanitaire pénètre le dernier ouvrage de Zwingli, la *Brève exposition de la foi chrétienne*, adressée à François Ier (juillet 1531) et qui n'a été publiée qu'après sa mort par son fidèle disciple et successeur Henri Bullinger. Ce livre classique est peut-être son chef-d'œuvre littéraire quant à la précision élégante du style et à la lucidité de l'exposition doctrinale. Nous n'en citerons que ce passage sur l'admission des païens pieux à la félicité éternelle : « Je crois que les âmes de ceux qui meurent en Christ, montent au ciel dès qu'elles se sont dégagées de leur terrestre enveloppe. Là, elles entrent dans une étroite communion avec la Divinité et jouissent d'un bonheur éternel. O roi très chrétien, si dans ta carrière tu suis les traces des David, des Ezéchias, des Josias; si, comme eux, tu fais un bon emploi du pouvoir que Dieu t'a confié; crois-le, tu verras un jour Dieu lui-même, tu comprendras son

essence, tu contempleras les merveilles de sa toute-puissance, tu jouiras des trésors de sa bonté. Là, tu dois espérer de voir tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, courageux, fidèles et vertueux dès le commencement du monde, de jouir de leur commerce et de leur intimité. C'est au milieu d'eux que tu verras les deux Adam, le racheté et le rédempteur; Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Moïse, Josué, Gédéon, Samuel, Phinée, Elie, Elisée; Esaïe et la vierge bénie dont il a prophétisé; David, Ezéchias, Jean-Baptiste, Pierre et Paul. C'est encore là que sont Hercule, Thésée, Socrate, Aristide, Antigone, Numa, Camille, les Catons, les Scipions; saint Louis et tes aïeux qui ont marché dans les sentiers de la foi. Que dirai-je de plus? Depuis la création jusqu'à la fin du monde, il n'a pas existé et il n'existera pas de cœur droit, d'âme noble et pure, qui ne jouisse du bonheur de se réunir à notre Père céleste. » Rien ne nous semble prouver mieux que cette citation combien Zwingli s'élevait au-dessus de son siècle, et avec quelle profondeur de conviction il reconnaissait dans le christianisme le règne de Dieu, la religion universelle qui embrasse les justes de tous les temps.

Par cette largeur, si distincte du luthéranisme et du calvinisme extrêmes, le prêtre humaniste de Glaris avait ce qu'il fallait pour devenir le réformateur des Eglises suisses, à mesure qu'au sortir de Bâle et par suite de ses lectures bibliques, il

puisait ses inspirations ailleurs que dans la seule culture littéraire ou dans les décisions des conciles et se tournait résolument du côté de la vérité révélée. Cette résolution, qui ne se produisit pas entre les quatre murs d'une cellule ou d'un cabinet de travail, cette résolution sans secousses violentes le forma d'autant plus sainement à l'œuvre qui lui était réservée. Parlant lui-même de cette crise religieuse et morale, il écrivait en 1523 : « Il y a huit ou neuf ans, je fus amené à cette ferme conviction, qu'il y a un seul médiateur entre Dieu et nous, savoir Jésus-Christ. Je lus alors une belle et touchante poésie latine du savant Erasme, de Rotterdam, dans laquelle Jésus se plaint qu'on ne cherche pas tout secours en lui seul, la source de tout bien, l'unique Sauveur, la consolation et le trésor des âmes. Alors je pensai : Eh bien ! s'il en est ainsi, pourquoi chercherais-je mon appui auprès de la créature ? Et malgré les autres hymnes du même Erasme adressés à sainte Anne, à saint Michel et à d'autres, je ne pouvais détacher mon esprit de cette idée, que Jésus Christ est l'unique trésor de notre pauvre âme. Dès lors j'examinai soigneusement la Sainte Ecriture et les Pères pour y trouver un enseignement précis sur l'intercession des saints ; mais je ne découvris absolument rien à ce sujet. Je me consacrai donc à mon unique Sauveur Jésus-Christ. »

Voici en conséquence, avec Christ pour centre, les linéaments du système théologique de Zwingli.

L'homme, créé primitivement à l'image de Dieu, est tombé dans le péché depuis la chute d'Adam ; le péché est une maladie mortelle qui a pénétré l'humanité tout entière. L'homme, sous le poids de la chair, pèche constamment contre la loi de Dieu, qui est la loi de l'esprit. Dieu ne veut que le bien. Seuls nous sommes responsables du mal qui est dans le monde et incapables, seuls, de nous relever de ce misérable état. Aussi Dieu nous a-t-il envoyé son Fils unique pour nous révéler sa justice et son amour, pour opérer notre rédemption, pour créer en nous une vie nouvelle. Par sa mort expiatoire, Jésus-Christ nous a réconciliés avec le Père céleste et a satisfait à la sainteté de Dieu. Nulle créature n'aurait pu consommer l'œuvre de notre salut ; c'est pourquoi, reconnaissants d'un bienfait si inestimable, nous devons entièrement nous consacrer à Dieu et marcher sur les traces de notre divin Maître et Sauveur Jésus-Christ.

Jésus-Christ est pleinement suffisant comme docteur, médiateur, libérateur, consolateur, seigneur. Le sacrifice parfait de sa personne innocente rend inutiles et les sacrifices anciens qui présageaient la victime définitive et la messe qui prétend en être l'incessante répétition. Par sa carrière et par sa mort rédemptrice, le Christ nous attire complètement à Dieu et nous réconcilie éternellement avec lui. Il dépend de nous de demeurer en Christ et par lui en Dieu ; de lui être attachés en

toute confiance par la foi et en toute vérité par une conduite de plus en plus sanctifiée.

A quoi bon, dès lors, les cérémonies et l'enseignement traditionnel du catholicisme? L'Ecriture sainte, lue en prière, nous offre à tous les clartés nécessaires à notre salut et à l'accomplissement de nos devoirs journaliers, l'Ecriture sainte et toute l'Ecriture sainte, dont la croix du Calvaire reste le point culminant et le but essentiel.

Est-ce à dire que Zwingli méprisât ou abandonnât aucune institution conforme à la Bible divinement inspirée? Au contraire. Seulement, en eux-mêmes et par eux-mêmes, les sacrements n'ont de valeur que dans la mesure où ils amènent à la rédemption, à la sanctification, dans une union vivante avec Jésus. Le sacrement, pour Zwingli, est un signe symbolique, qui initie, comme le baptême, au christianisme, ou qui manifeste, comme la sainte cène, la foi du croyant et sert, pour ainsi parler, de sceau à la certitude que tout chrétien a de la miséricorde divine. La cène, à ses yeux, est le repas sacré commémorant la mort expiatoire du Messie et symbolisant notre profession de foi chrétienne. Cette opinion, le réformateur suisse la soutenait déjà vers 1525 dans son *Commentaire sur la vraie et la fausse religion*. Il l'affirma principalement en présence de Luther au colloque de Marbourg (octobre 1529). Son argumentation, qui s'appuyait surtout sur le VIe chapitre de l'Evangile selon saint Jean, insistait sur le sens figuré des paroles par lesquel-

les le Seigneur institua plus tard la sainte cène (Luc XXII, 14-20 ; 1 Cor. XI, 23-26), en disant : « Ceci est mon corps, » pour : ceci représente, signifie mon corps, « livré pour vous ; » « cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, » pour : cette coupe représente, signifie la nouvelle alliance en mon sang « versé pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » Le signe matériel certes est inférieur à la chose signifiée ; mais par le symbole nous remontons directement au don de Dieu, nous lui rendons grâces (eucharistie) pour notre salut opéré en Jésus-Christ et nous prenons l'engagement solennel d'aimer nos frères et de vivre avec eux dans la communion intime des mêmes croyances, étant les uns et les autres membres du même corps, qui est Christ.

Zwingli n'oubliait point que la vérité chrétienne a pour elle cette immortelle alliée : l'âme humaine, altérée du Dieu vivant. Dans sa philosophie idéaliste, il professait un déterminisme optimiste, qui a une pleine confiance dans la victoire finale de l'esprit sur la chair, de l'infini sur le fini, de la grâce sur le péché, de la lumière sur les ténèbres. La doctrine de la providence, à cause de cela, était son dogme de prédilection, celui qu'il aimait à approfondir, pour y sonder le mystère de l'élection divine et de la prédestination qu'il considérait comme la base de la rédemption. A son retour de Marbourg, il dédia à Philippe de Hesse son important ouvrage *De la Providence*, dont la fin nous

semble admirablement résumer le caractère scripturaire et généreux de la théologie zwinglienne : « Dieu est le souverain bien, la toute-puissance, la vérité, la justice, la sainteté, l'amour parfait. Sa providence détermine tout avec une souveraineté absolue. Ce que nous attribuons au Père, au Fils et au Saint-Esprit se rapporte à la Divinité unique, indivisible. En effet, l'Ecriture sainte attribue au Père la toute-puissance, au Fils la grâce et la bonté, au Saint-Esprit la vérité. L'Etre souverain et éternel est donc, par sa nature même, tout-puissant, absolument bon, parfaitement vrai. « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur et de toutes tes forces ; » c'est là une loi qui, pour l'esprit humain, surpasse toute science ; c'est la bonne nouvelle du salut de l'humanité. Celui qui veut être aimé nous a aimés le premier. S'il ne nous aimait pas, pourquoi se serait-il révélé à nous ? C'est Lui qui a créé, qui conserve, qui anime tous les êtres. Il aime toutes ses créatures en Père ; nous devons l'aimer à notre tour, comme notre Créateur et comme notre Père. Nous sommes soumis à sa loi ; lui-même est au-dessus de toutes les lois : il est la liberté souveraine. Qui, en effet, imposerait des lois au Tout-Puissant, et qui enseignerait Celui qui est la lumière éternelle ? Ceux qui connaissent Dieu savent que leur vie doit être réglée selon sa volonté ; ceux qui ont la foi savent qu'ils sont élus par Dieu, qu'ils ont à s'abstenir de tout ce qui est contraire à la loi divine. C'est pourquoi toutes cho-

ses concourent au bien des élus ; tout ce qui les concerne arrive selon la providence de Dieu ; rien n'est petit ou indifférent aux yeux de Dieu : le hasard est un mot impie. Bref, avoir une foi inébranlable en la Providence, c'est pour les adorateurs de Dieu la meilleure arme contre les accidents terrestres. Le croyant s'élève au-dessus du monde avec grandeur d'âme ; il méprise tout ce qui est au-dessous de lui. Car, sachant que la Providence règle tout, il dira : Les dispensations divines sont toutes pour mon bien ; il faut que je surmonte toutes les difficultés d'ici-bas avec patience ; je suis un instrument de Dieu ; il veut que j'emploie utilement ma vie et que je ne la dissipe pas dans la paresse. Heureux celui que Dieu appelle son collaborateur ! Celui-là sera prêt à sacrifier cette vie caduque et misérable pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'humanité.

« C'est là où nous conduit la foi en la providence divine. Dieu dira aux cœurs vaillants : Courage ! rien ne vous survient par hasard ; tout arrive infailliblement par ma volonté, dont le dessein est votre bien. Quand vous aurez courageusement supporté toutes vos épreuves, vous remporterez la plus belle victoire là-haut, dans la communion des bienheureux, où sont rassemblés les hommes justes, sages, pieux de tous les siècles ; où la timidité ne s'appelle pas courage ; l'hypocrisie, piété ; le bavardage, science ; la vaine subtilité, sagesse. Là-haut, on ne rencontrera que ceux qui ont recherché non les

scories, mais la vertu solide et éprouvée. Ne nous reposons donc jamais ; ne nous arrêtons pas en route ; notre pèlerinage d'ici-bas traverse des chemins glissants, mais, courage ! par la persévérance et par la foi en la divine providence, par le regard sans cesse attaché sur Jésus-Christ, notre guide céleste, nous arriverons infailliblement au but que Dieu nous a proposé dans son Evangile ! »

Quelque développement qu'il apportât à sa conception théologique, Zwingli songeait constamment à son entourage immédiat ; il avait à cœur son œuvre de réformation en Suisse. Au lendemain du désastre de Marignan (1515), avaient paru ses deux poèmes allégoriques : *le Labyrinthe, le Bœuf et quelques animaux*. Le poète y révèle avec puissance la décadence sociale de l'Helvétie, dont les meilleurs fils sont vendus comme un vil bétail. « Les hommes errent sans fil conducteur, incapables de regagner la lumière. On ne trouve plus nulle part l'imitation de Jésus-Christ. Un peu de vaine gloire nous fait exposer notre vie, maltraiter notre prochain, nous lancer dans les rixes et les batailles : on dirait des furies échappées des gouffres de l'enfer. Le monde est rempli de tromperies et d'artifices. Loin d'être des chrétiens, nous sommes devenus païens ; quelle honte ! Le plus habile au meurtre et à la débauche est réputé un homme courageux ; où voyez-vous la doctrine chrétienne ? »

Avec quelle énergie il recommande, ailleurs, de revenir aux occupations honnêtes et bienfaisantes !

« L'égoïsme, s'écrie-t-il, nous a conduits sur une tout autre voie que celle où marchaient nos aïeux. Eux, ils ont chassé une noblesse orgueilleuse, et, par de rudes fatigues, par de terribles combats, ils ont conquis la liberté. Nous, nous laissons s'élever parmi nous de nouveaux seigneurs, pires que les anciens. Ils jouent, boivent, se traînent dans le luxe et la luxure, et, corrompus, ils corrompent la nation tout entière. Personne ne veut plus gagner sa vie par le travail. Notre sol manque de bras, sol béni et bon pour ceux qui le cultivent. Sans doute il ne produit pas la soie, la vanille, la malvoisie, les épices, les oranges et autres régals de femmes ; mais il donne le beurre, le lait, les chevaux, la laine des moutons, le chanvre, le lin et le blé en abondance. Il ne se refuse pas à nourrir une forte et vaillante population. Le labeur que vous dédaignez est une si belle et sainte chose ! Il éloigne l'orgueil et tous les vices, il rend le corps allègre et vigoureux, et, par un privilège admirable, il associe la créature à l'œuvre même du Créateur. »

Sous la plume de Zwingli perce cette continuelle préoccupation : le salut de la patrie. Ses nombreux ouvrages, sans en excepter le remarquable traité pédagogique qu'il rédigea pour son beau-fils Gerold Meyer, sont des écrits de circonstance qui ont pour but, la plupart, de fournir des éclaircissements à ses compatriotes. Les plus importants constituent quatre volumes in-folio composés dans l'espace

de douze années, de 1519 à sa mort ; ils attestent certainement sa puissance de travail, son érudition, mais aussi son patriotisme actif. Vous y rencontrez, entre autres, ses explications bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament, présentées aux étudiants de l'académie organisée dès 1523 et dont Zwingli fut recteur à partir de 1525. Avec le concours de savants collègues (Céporin, Pellican, Collin, Amman, Binder), il enseignait à la jeunesse studieuse tout ce qui, dans les différents domaines de l'art, de la théologie, des sciences, de la politique et de l'industrie, peut former des citoyens utiles et pieux. Parmi ses leçons sur les principaux livres de la Bible, il faut signaler surtout ses études sur les prophètes Esaïe et Jérémie, que notre réformateur traitait avec une prédilection marquée et où il puisait de hauts enseignements pour le service de Dieu dans son pays. En 1529, il eut la joie de présenter à sa digne compagne un exemplaire de la *Bible zuricoise*, en langue allemande, traduction à laquelle il avait travaillé avec Léon Jud pendant quatre ans et par laquelle il mettait la bonne nouvelle à la portée de tout son peuple.

Zwingli agissait plus encore par la parole, par ses entretiens réconfortants qu'il ne refusait à personne dans sa paroisse ou dans sa demeure hospitalière, comme par ses prédications publiques de la semaine et du dimanche. Les jours de marché, il prêchait de grand matin aux campagnards, ce qui augmenta sa popularité et contribua puissam-

ment au triomphe de la réforme dans le canton de Zurich et au delà. Il avait la claire conscience que, de la chaire d'où tombaient ses instructions mâles et lucides, il était entendu de toute la confédération. Du haut de sa tribune de la cathédrale, de même que dans l'intimité de ses conversations, il tendait essentiellement à amener à Christ les âmes réveillées et tourmentées. Cette parole du Maître : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai » (Matthieu XI, 28), était devenue la devise favorite de son ministère. Voici comment, dans un de ses meilleurs sermons (*Le Pasteur*, 1524), il avait tracé les devoirs du pastorat : « Au lieu de prétendre forcer les hommes à croire, que le bon pasteur les éclaire ; qu'il leur présente le pur Evangile ; qu'il ne leur enseigne rien qui ne soit conforme à l'Ecriture ; qu'il les dirige avec douceur vers le bien, qu'il cherche à leur faire aimer tout ce qui est vrai, honnête et juste ; qu'avant tout il s'applique lui-même à une conduite sans reproche, à la chasteté, à la tempérance, à l'humilité ; s'il a d'ailleurs de la prudence et de l'expérience ; s'il sait donner de bons conseils pour la vie commune ; s'il est doux, sociable, non moins empressé pour les pauvres que pour les riches ; si, au-dessus de l'éloge et du blâme, l'accomplissement de ses devoirs est l'essentiel pour lui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; s'il ne se glorifie pas du bien qu'il peut faire, mais rapporte tout à la gloire de son Dieu ; s'il

s'abstient de toute intrigue et de toute haine ; si toujours il est charitable et affectueux : qu'il soit le bienvenu, l'homme de Dieu ; c'est un pasteur selon l'Evangile. Ouvrez vos cœurs à ce médecin des âmes ; c'est un digne disciple de Jésus-Christ et des apôtres ; devenez semblables à lui ! » Zwingli, en esquissant ce tableau du vrai pasteur, qu'on peut appliquer à lui-même, faisait la satire de maints prêtres d'alors qui, loin de remplir leurs obligations pastorales, passaient leur temps dans la paresse et la dissipation.

Le prédicateur éminemment populaire de Zurich s'adressait indistinctement à tout le monde et ne craignait pas, sur le terrain de l'Evangile, d'aborder toutes les questions vitales de l'Helvétie à cette époque.

Sans doute, il n'est pas facile à qui réprime des abus de se maintenir dans de justes limites. Certaines décisions de Zwingli en sont la preuve. Gardons-nous pourtant ici de trop nous poser en modernes sages et de juger nos réformateurs en dehors de leur siècle et de leur milieu. On a souvent reproché à la réforme zwinglienne de mépriser l'art et d'introduire un culte froid, sec, monotone, d'où le chant serait rigoureusement proscrit. Erreur! En supprimant momentanément le chant d'église, Zwingli, musicien dans l'âme et auteur de plusieurs hymnes sacrés, ne songeait nullement à bannir les cantiques chantés par la communauté chrétienne. Il s'opposait seulement à

ces litanies monacales, mercenaires, qui n'ajoutent rien à l'édification. Une génération s'était à peine écoulée qu'à Zurich, comme dans les autres Eglises protestantes, les fidèles avaient et chantaient leurs psaumes et leurs cantiques.

De cette manière intervenait la participation individuelle, l'élément laïque, que Zwingli était loin d'exclure. En achevant l'organisation de l'Eglise zuricoise, ne la dotait-il pas d'un synode, qui se réunit pour la première fois le 21 avril 1528 et qui comprenait des laïques en même temps que les membres du clergé? Une de ses *Thèses* (la 8e) disait : « Tous ceux qui sont attachés au chef Jésus sont enfants de Dieu ; ils forment la communion des saints. » Dans son *Explication des thèses*, il revendique hautement les droits de la conscience chrétienne éclairée par l'Ecriture sainte. C'est dans cet écrit que nous trouvons ses principes gouvernementaux. Zwingli rejette absolument le pouvoir clérical et affirme l'autorité du gouvernement civil, auquel tous les chrétiens ont à se soumettre et dont la règle doit être la Parole de Dieu. Il aboutit ainsi à une théocratie républicaine, dont on a critiqué l'opportunité d'après l'essence de l'Etat moderne, mais que Zwingli, ainsi que ses contemporains, envisageait comme une nécessité politique indiquée par les circonstances du moment.

La cause de la liberté chrétienne et celle de l'autorité civile lui étaient également chères. Un bon chrétien, déclarait-il à propos des fanatiques

anabaptistes, « un bon chrétien est aussi un bon citoyen et un bon magistrat ; et la meilleure cité, c'est une cité vraiment chrétienne. La vraie liberté ne consiste pas à pouvoir satisfaire sans obstacle à tous ses désirs et à toutes ses passions, ce qui serait une tyrannie pire que le despotisme d'un seul ou de plusieurs ; elle existe plutôt là où on laisse un libre cours à la vérité et à la justice, et où règne une égalité entière de droits et de devoirs. »

En dernier lieu, Zwingli écrivait au roi de France : « Les Grecs reconnaissent trois sortes de gouvernements qui peuvent chacune dégénérer. D'abord, la monarchie, le gouvernement d'un seul prince qui doit exercer son pouvoir dans la crainte de Dieu et de la justice. Le vice dans lequel ce gouvernement peut tomber est le despotisme, qui méprise toute crainte de Dieu et foule aux pieds toute équité, en faisant partout dominer le caprice et la force brutale. — Ensuite, l'aristocratie, le gouvernement des meilleurs, des hommes notables qui doivent avoir en vue le bien public, en gouvernant avec la crainte de Dieu et la justice. Ce gouvernement peut dégénérer en oligarchie, où quelques égoïstes, négligeant le bien public, ne recherchent que leur profit et exploitent tout le monde. — La troisième forme de gouvernement est la démocratie, où le pouvoir est aux mains du peuple entier, de la totalité des citoyens. Si chacun ne suit que ses propres intérêts et ses convoitises charnelles, en ne se souciant pas de

l'ordre, de l'obéissance aux lois et de la prospérité publique, ce gouvernement dégénère en révoltes, en discussions et en anarchie, d'où sortent les conspirations, les meurtres et les crimes. — Nous admettons ces trois formes de gouvernement, en tant qu'elles sont bien exercées ; mais dès qu'elles dégénèrent en vices, nous les réprimons. Nous nous en tenons strictement à la parole du Seigneur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce » qui est à Dieu. » Sans la piété, la justice, la crainte de Dieu, nul gouvernement ne peut être prospère. Nous devons prier Dieu de bénir le gouvernement civil et de faire régner partout la paix, l'ordre, la piété et la moralité. » Inutile de souligner où était toute la sympathie de l'écrivain.

L'attitude et les idées gouvernementales de Zwingli n'ont pas manqué de critiques. Parce que le pasteur zuricois, dans sa vive sollicitude pour le relèvement national, matériel et spirituel, de son peuple, ne se contentait pas d'obtenir l'abolition des capitulations militaires ; parce que, en dehors du temple et de l'école, il s'intéressait aux améliorations générales en inspirant diverses lois sur le mariage, le prêt à intérêt, la police des mœurs ; parce qu'il prenait au sérieux le rôle moralisateur de l'Etat et l'étendait parfois au détriment de quelque liberté ; parce qu'il en était venu à occuper une place importante aux côtés du magistrat et à soutenir de ses lumières le conseil secret (1529), dont il fut le membre influent quand il s'agit du

triomphe de ses principes rénovateurs, on a prétendu qu'il confondait l'Eglise et l'Etat et que l'épée avait déchiré sa robe de ministre du Christ. Le fait est qu'il comprenait les périls d'une république sans Dieu ou n'ayant d'autre divinité que celle du Vatican.

En analysant pour la *Revue politique et littéraire* de décembre dernier la récente brochure de M. Scherer, M. le sénateur de Pressensé ajoutait : « Dans sa conclusion, M. Scherer a bien raison de dire que la démocratie vaudra ce que vaudront les peuples dont elle aura façonné les institutions et que c'est de leur valeur morale que dépend leur avenir. Cette valeur morale, nous ne pouvons, quant à nous, la séparer de leur foi religieuse. Si celle-ci s'éteint ; si l'utilitarisme, qui est la morale du matérialisme, remplace la morale de l'obligation avec ses divines sanctions ; si la démocratie se fait athée et ne croit plus qu'à la force, alors tout est dit et tout est fini. Si nul souffle du ciel n'enfle plus les voiles du grand navire, il n'a plus qu'à pourrir dans la vase, tandis que, sur le pont, passagers et matelots s'entre-dévorent. » Malgré des divergences d'application, le vaillant initiateur de la réformation helvétique désirait prévenir au fond les mêmes dangers. Pour les conjurer, il ne lui suffisait pas d'une ligue de *Combourgeoisie chrétienne* entre confédérés protestants (1527) ou avec des coreligionnaires étrangers (1529), il visait à la régénération religieuse et morale de la Suisse entière.

Tel était l'idéal de sa réforme ecclésiastique et civile. Telle était la pensée dominante de son patriotisme chrétien.

Il se consacra à cette œuvre de rénovation patriotique avec d'autant plus d'ardeur et d'honnêteté que les résistances étaient plus fortes et plus délicates. Au commencement, pour tranquilliser sa famille inquiète, il publia (1522) son *Sermon sur la Vierge*, où, à côté du plus profond respect pour la mère de Jésus-Christ, la souveraineté rédemptrice du Sauveur est excellemment appréciée. En envoyant ce traité aux siens du Toggenbourg, il l'accompagna de cette lettre : « Tant que Dieu me le permettra, je m'acquitterai du travail qu'il m'a confié, sans craindre le monde ni ses tyrans superbes. Je sais tout ce qui peut m'arriver. Il n'est pas de danger, pas de malheur que je n'aie dès longtemps envisagé avec soin. Mes forces sont le néant même, et je sais la puissance de mes ennemis; mais je sais que je puis tout en Christ qui me fortifie. Si je me taisais, un autre serait contraint de faire ce que Dieu fait maintenant par moi, et moi je serais puni de Dieu. Rejetez loin de vous, ô mes chers frères, toute votre sollicitude. Si j'ai une crainte, moi, c'est d'avoir été plus doux et plus traitable que notre siècle ne le comporte. Quelle honte, dites-vous, ne rejaillira pas sur toute notre famille, si tu es ou brûlé, ou mis à mort de quelque autre manière ! O frères bien-aimés ! l'Evangile tient du sang du Christ cette vertu étonnante, que

les persécuteurs les plus violents, loin d'arrêter sa marche, ne font que la hâter. Ceux-là seuls sont de vrais soldats du Christ, qui ne craignent pas de porter en leur corps les blessures de leur Maître. Tous mes travaux n'ont d'autre but que de faire connaître aux hommes les trésors de bonheur que le Christ nous a acquis, afin que tous se réfugient vers le Père, par la mort de son Fils. Si cette doctrine vous offense, votre colère ne saurait m'arrêter. Vous êtes mes frères, oui, mes propres frères, les fils de mon père, et le même sein nous a portés ; mais si vous n'étiez pas mes frères en Christ et dans l'œuvre de la foi, alors ma douleur serait si véhémente que rien ne saurait l'égaler. Adieu. Je ne cesserai jamais d'être votre véritable frère, pourvu seulement que vous ne cessiez pas vous-mêmes d'être les frères de Jésus-Christ. » Frère de tous en Christ, par Christ, selon Christ, dans la famille agrandie des confédérés, Zwingli s'efforça de l'être toujours mieux en déployant à cette fin une fermeté, un désintéressement, une loyauté, un républicanisme incorruptibles.

Pour être moins étendue que celle de Luther ou celle de Calvin, l'œuvre réformatrice de Zwingli n'en est pas moins considérable comme humaniste, comme théologien et comme patriote. Si, dans le domaine de la pensée, le novateur zuricois n'a pas la logique impitoyable du dialecticien de Genève, il n'en a pas non plus la tyrannie. S'il n'a pas

l'obstination du docteur de Wittemberg, il a pourtant quelque chose de sa ténacité. De l'un et de l'autre, il possède l'éducation antique, la passion du vrai, la ferveur religieuse. Plus qu'eux, il conserva sa sereine générosité et cette humilité toute chrétienne qui, au début (*Archétélès*, 69) ainsi qu'au terme de son activité publique, le portait à dire : « Quant à moi, ô Jésus, tu sais que j'ai en horreur les troubles et les discussions ; tu m'as entraîné malgré moi dans la lutte ; mais je te supplie de faire triompher la vérité. Si je devais poser un autre fondement que toi, Seigneur, tu le démolirais. »

Chrétiens et républicains du XIXe siècle, pourrions-nous vouloir autrement notre civilisation ? A l'exemple d'Ulrich Zwingli, le réformateur suisse, dans le sentiment de tout ce que réclament de nous nos privilèges et nos devoirs de citoyens protestants évangéliques, fermement appuyés sur Dieu, regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi, ne perdons pas de vue, ne séparons point, aimons l'Eglise et la nation, la religion et la culture, le christianisme et la vie sociale, l'Evangile et la patrie.

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.

BW2366 .C72
Ulrich Zwingli, le reformateur suisse.
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00060 3920